

LITTÉRATURE
AMÉRICAINE

Actualité de Mark Twain

Page F 4



ESSAI

Colette Beauchamp contre
la culture de guerre

Page F 5

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
F

LIVRES

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Aujourd'hui, elles ont réduit leurs activités jusqu'à ne plus être que l'ombre d'elles-mêmes. Mais les mines, notamment de cuivre, de nickel et d'or, ont été au cœur de l'histoire des colons du nord du Québec et de l'Ontario, de Sudbury à Val-d'Or, de Timmins à Rouyn-Noranda.

Dans un essai intitulé *L'Histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois*, paru chez Septentrion, Guy Gaudreau, professeur à l'université Laurentienne de Sudbury, s'est intéressé à l'histoire des travailleurs miniers de cette région, au début du XX^e siècle.

Et cette histoire, c'est aussi celle des premiers peuplements de l'Abitibi et du nord de l'Ontario, de l'arrivée massive d'immigrants venus d'Europe pour travailler dans les mines de cuivre ou de nickel de Sudbury, ou dans celles, aurifères, de Val-d'Or. Une histoire qui précède celle des syndicats, qui ont ensuite investi l'industrie minière.

Pour écrire cette étude, l'auteur a en effet utilisé des sources jusqu'alors non exploitées par les historiens. Ce sont les archives patronales, qui contiennent les dossiers des employés des mines. Selon Guy Gaudreau, d'ailleurs, la lecture de ces archives révèle une dimension jusqu'alors ignorée de la condition des travailleurs miniers: le goût de ces employés pour une grande mobilité

et la liberté qui régissait leur lien avec leur employeur.

«La mine effraie tout le monde. Et passer sous terre signifie pour plusieurs devancer l'heure de sa mort.»

Gaudreau reconnaît qu'il se démarque ainsi de ces collègues historiens du travail qui avaient, croit-il, donné un crédit excessif aux organisations syndicales quant à l'amélioration des conditions des travailleurs miniers.

Selon lui, c'est aussi individuellement que ce combat s'est mené, avant même l'arrivée des syndicats dans ce secteur de l'industrie. Et en entrevue, il va jusqu'à dire que la syndicalisation a enlevé de la liberté aux travailleurs, en forçant ceux-ci, notamment par le biais des mesures d'ancienneté, à conserver un poste dont ils se seraient départis en d'autres circonstances.

«Je ne me ferai pas d'amis du côté des historiens qui ont toujours trouvé que les luttes étaient nécessaires. Je ne pense pas toujours que c'était le cas», dit-il, joint à Sudbury, concernant les combats syndicaux.

Au sujet des travailleurs miniers, Guy Gaudreau écrit dans son introduction: «S'ils agissent en véritables acteurs de l'histoire malgré leur faible statut socio-économique, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont mené collectivement des luttes épiques pour améliorer leur sort. Bien sûr, il y eut de ces grèves difficiles, notamment à Timmins en 1912-1913, à Cobalt en 1919, à Rouyn-Noranda en 1934, à Kirkland Lake en 1941-1942, mais elles ont moins compté que tous ces départs quotidiens de travailleurs mécontents, fatigués ou déçus, que tous ces refus de travailler qui forcent les compagnies minières, privées de main-d'œuvre d'expérience, à réembaucher, en bout de course, le même personnel congédié il y a six mois.»

Reste que, et même Guy Gaudreau le reconnaît, la syndicalisation des travailleurs miniers a contribué à améliorer leur sécurité au travail. «Les mineurs se sont battus pour cela, c'est clair», dit-il. Pourtant, à ce sujet aussi, l'auteur tient à enfoncer certains mythes. Les conditions de travail dans les mines, dit-il, ne sont pas plus dangereuses que celles des travailleurs forestiers. Et si la carrière d'un mineur se termine généralement autour de 40 ans, celle des bûcherons n'est guère plus longue.

Mais il ne faut pas s'y méprendre, «la mort rôde partout» dans ces chantiers miniers où les travailleurs doivent parfois descendre jusqu'à 3000 pieds sous terre. À Sudbury seulement, la mine a avalé quelque 800 travailleurs de 1886 à 1996.

«La mine effraie tout le monde. Et passer sous terre, écrit Gaudreau, signifie pour plusieurs devancer l'heure de sa mort.» Mais l'historien met également en lumière les conditions salariales avantageuses du travail minier, lequel attire du coup nombre d'immigrants venus d'aussi loin que de l'Europe pour faire un peu d'argent. En 1911, note l'historien, 57 % des employés des mines sont des immigrants. Italiens, Yougoslaves, Polonais et Britanniques côtoient donc les Canadiens français et anglais, tant au travail qu'au cours des grèves qui marquent les conflits. Mais dans ce dossier encore, Guy Gaudreau veut dissiper l'idée reçue qui fait inévitablement du travailleur immigrant un employé peu solidaire de ses semblables, prompt à offrir ses services comme bribe de grève.

En analysant la participation immigrante à la grève de la mine Noranda, en 1934, il constate qu'au cœur même des familles immigrantes, les travailleurs se sont divisés entre grévistes et non-grévistes, selon leurs convictions et idéologies politiques, et indépendamment de leur patrie d'origine.

VOIR PAGE F 2 : MINES

«Je ne me ferai pas d'amis du côté des historiens qui ont toujours trouvé que les luttes étaient nécessaires»



BERNARD SCHOFENFELD/GETTY PHOTO ARCHIVE

Les mines, revues et corrigées

LIVRES

Au parfum de l'édition

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

Faut-il hausser les épaules? La concentration de l'édition continue d'aller bon train. Dans le petit monde des grands de l'édition, Hachette-Lagardère représente de plus en plus un exemple à imiter pour ceux qui pensaient d'abord le combattre.

Ainsi, Le Seuil s'est vu intégrer cette semaine à La Martinière. Les deux maisons, très importantes dans leur domaine respectif, avaient pourtant mené bataille à Bruxelles, au cours des derniers mois, contre une concentration accrue de l'édition.

Cette transaction d'importance situe le nouvel ensemble La Martinière-Le Seuil au troisième rang dans l'édition de langue française.

Avec ce rachat du Seuil, les actionnaires de La Martinière, à commencer par la famille Wertheimer, propriétaire de Chanel, mettent ainsi la main sur un solide ensemble éditorial familial fondé en 1935.

La Martinière est considéré aujourd'hui comme le premier éditeur au monde de livres illustrés, devant le géant Taschen dont il concurrence d'ailleurs directement les activités à travers son pôle allemand Knesebeck et son pôle américain Abrams. La Terre vue du ciel, un album signé Arthus-Bertrand, a été vendu à trois millions d'exemplaires à ce jour et constitue le meilleur succès commercial de La Martinière.

Le gigantisme éditorial

Sous le nom de Groupe Martinière-Le Seuil, la nouvelle entité doit en principe présenter un chiffre d'affaires combiné de 280 millions d'euros. On est encore loin des 1,2 milliard d'Hachette-Lagardère, mais il n'y a là qu'une différence de degré et non plus de pratique. Le fossé entre géants et indépendants est plus que jamais abyssal. Il faudrait pratiquer un journalisme bien obligeant pour insinuer le contraire.

En somme, au rythme où vont les choses dans l'édition française, Gallimard finira peut-être,

avec ses 900 nouveautés par année, par passer pour un petit éditeur indépendant...

Le gigantisme, au nom de la «complémentarité» et de «l'économie d'échelle», devient plus que jamais la règle absolue. Tout se passe comme s'il ne suffisait plus de jouer son rôle dans l'édition, mais qu'il fallait trouver, pour justifier son existence, le moyen d'occuper l'ensemble de l'espace éditorial disponible sur le marché, du guide de voyage au roman.

En une décennie à peine, la seule production de romans, déjà jugée excessive dans les années 1990, a pratiquement doublé. Ainsi, en 1993, la France seule annonçait un peu plus de 350 nouveautés en début de saison. On en a dénombré près de 700 en septembre dernier.

À quoi cela tient-il? À une effervescence de la plume des écrivains? Il faudrait être bien naïf pour poser en termes littéraires une analyse qui s'apparente essentiellement à une entreprise de marketing. Au nom d'un marketing de la tentative, on s'autorise à

inonder un marché tout en espérant que, du trop plein, surnageront quelques titres à coups d'effets médiatiques.

Dans cette course à l'industrialisation, les protocoles et les pratiques de légitimation des livres changent vite. Le style, l'originalité, l'écriture, les idées elles-mêmes s'estompent au profit de l'impression projetée à pleins écrans, du spectacle de l'image.

La concentration accélérée de l'édition est-elle vouée avant tout au culte du simple divertissement et de la consommation? Avec l'industrie du disque, l'édition est peut-être la seule, pour emprunter les mots de François Taillander, «qui s'autorise à déverser sur le marché, délibérément, une production largement supérieure à ce qu'il peut absorber; donc à vouer à la destruction presque la moitié de ce qui sort des imprimeries à sa demande».

À l'ère du commerce, le temps passe vite. Les livres aussi. Et peut-être plusieurs d'entre eux, destinés à pareille consommation rapide, n'en méritent-ils guère plus.

MINES

SUITE DE LA PAGE F 1

Au cours de cette grève, les non-grévistes sont principalement des Canadiens ou des Anglo-Américains, bien que 40 % soient des immigrants ou des travailleurs d'origine immigrante. En fait, conclut Gaudreau, neuf grévistes sur dix affichent une origine ethnique étrangère.

Il faut dire aussi que la proportion des travailleurs immigrants dans les mines du nord du Québec et de l'Ontario a chuté de façon importante au tournant des années 30, alors que la crise économique a fait se refermer les portes jusque-là ouvertes à l'immigration et que les mines ont massivement embauché des Canadiens français et anglais devenus chômeurs.

Ce brusque revirement de l'histoire a fait se tarir les sources d'immigrants qui faisaient de cet-

te vaste région du Nord un hameau de familles portant les noms de Bazzo, de Bergamin ou de Bragagnolo. Et c'est l'épuisement des ressources naturelles qui a transformé un centre minier comme l'était Sudbury en une ville désormais maintenue par le secteur des services. Car dans cette agglomération qui comptait en 1973 pas moins de 25 000 travailleurs miniers, on ne compte plus que 6000 personnes travaillant désormais dans le ventre de la terre.

L'HISTOIRE DES MINEURS DU NORD ONTARIEN ET QUÉBÉCOIS

Guy Gaudreau
Septentrion
Sillery, 2003, 307 pages

ÉCHOS

Procédures judiciaires chez Trait d'union

(Le Devoir) — Les Éditions Trait d'union ont entrepris, par l'entremise du cabinet de juristes Heenan Blaikie, des procédures en dommages et intérêts contre leur ex-directrice de production, Hélène Noël. La maison d'édition la tient pour «responsable des dommages qu'elle a subis, qui sont provisoirement estimés à 47 000 \$». On lui reproche diverses décisions au sein de l'entreprise. Louis Royer, ex-directeur littéraire de la maison et conjoint d'Hélène Noël, affirme, par voie de communiqué, que ces «accusations et allégations contenues dans cette mise en demeure [...] sont fausses». Il parle même de

«grotesque et déloyal harcèlement juridique» de la part d'une maison aux «difficultés financières et aux dettes nombreuses et importantes».

Le Musée Nabokov ferme ses portes

(Le Devoir) — Le Musée Nabokov, situé dans une maison que l'écrivain occupa à Saint-Petersbourg durant les 18 premières années de sa vie, n'est plus en mesure de payer son loyer à la Ville. Les seuls revenus du musée proviennent des visiteurs et des dons. Par ailleurs, Dmitry Nabokov, le fils de l'écrivain, soutient que cette maison familiale leur a été soustraite illégalement par les Soviétiques.

ESSAI LITTÉRAIRE

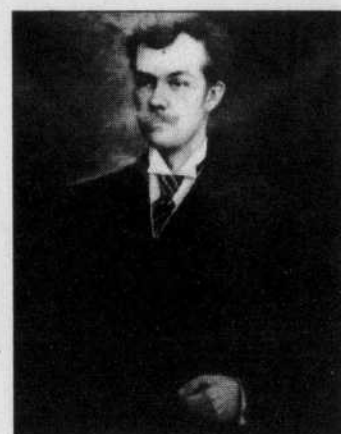
Un Canadien chez les décadents

FRANÇOIS RICARD

Après les *Lettres de Berlin* (2002), voici que les Éditions Nota Bene nous offrent un autre texte oublié de l'essayiste Edmond de Nevers (1862-1906). Sous le titre *À propos de culture intellectuelle*, il s'agit cette fois d'une longue conférence prononcée à l'Institut canadien de Québec en avril 2003 et publiée au cours des semaines suivantes dans le journal *Le Soleil*, mais qui n'avait jamais été réimprimée depuis.

Avec la rigueur et l'intelligence qui caractérisent tous ses travaux de critique et d'érudition, c'est Jacques Blais (professeur à l'Université Laval) qui a mis au point et richement annoté la présente édition, à laquelle il joint une chronologie (60 pages) et une bibliographie (50 pages) qui résument tout ce que nous savons à l'heure actuelle de cet auteur «énigmatique» et complètent ainsi la belle étude déjà ancienne de Claude Galarneau (*Edmond de Nevers essayiste*, P.U.L., 1960). J. Blais présente avec raison l'auteur de *L'Avenir du peuple canadien-français* comme un «membre de la première génération modernisante» à s'être manifestée dans la littérature québécoise au tournant du XX^e siècle et — non sans une pointe d'exagération, peut-être — comme un «écrivain de la clandestinité», lui dont les idées furent certes peu conformes, sur plusieurs points, à la pensée officielle de son temps, mais qui n'en fut pas moins un personnage respecté, voire fêté par une certaine élite mondaine, comme en témoignent justement cette conférence et les nombreux autres textes du même genre que Nevers a publiés au Québec et en Nouvelle-Angleterre pendant toute sa carrière.

Le texte se divise en deux parties. La première, intitulée «Causerie décousue», est la plus intéressante. Elle consiste, de la part d'un homme qui a passé toute sa vie dans les livres, en un vibrant éloge de la lecture et des bienfaits qu'elle procure. Au nombre de ceux-ci, il y a, bien sûr, l'utilité à la fois personnelle et collective, puisque c'est d'abord par la haute culture, selon Nevers, et non par l'économie ou la politique, que la nation canadienne-française pourra assurer son avenir



SOURCE ANQ
Edmond de Nevers, portrait par son frère Lorenzo, au Séminaire de Nicolet.

et sa place sur le continent. C'est là une idée qu'on trouve dans bien des discours de cette époque. Ce qu'on y trouve moins, cependant, et qui donne au texte de Nevers un ton plus personnel, c'est la célébration de la lecture comme volupté, comme pure jouissance de la beauté, c'est-à-dire comme un moyen unique de rehausser et d'humaniser l'existence, de «s'élever sur l'aile de la pensée dans le temps et l'espace» et d'accéder à «l'ivresse des joies idéales». Un envol, une ivresse qui ont peu à voir, on en conviendra, avec la vision critique et désenchantée qui est la nôtre aujourd'hui, mais qui nous aide à comprendre, par exemple, la sensibilité et les hantises d'un Nelligan, à qui Nevers, son contemporain, ressemble par plus d'un aspect, ne serait-ce que par cette étonnante familiarité avec la littérature «moderne» de son temps.

Car le conférencier a tout lu, et l'un de ses buts est de préciser, pour le bénéfice des bons bourgeois et des dames élégantes qui composent son auditoire, ce que devrait être une «culture intellectuelle» digne de ce nom. On en retiendra surtout, parmi bien des idées convenues, certaines positions ou penchants qui singularisent assez fortement ce qu'on peut appeler la pensée littéraire de Nevers: son admiration pour le XIX^e siècle, «le grand siècle de la littérature française», et en particulier pour le romantisme, qui «nous a révélés

les harmonies des sphères et nous a fait voir que notre monde est un monde de beauté»; son intérêt pour les littératures étrangères et la grande connaissance qu'il en a; ou encore son amour du roman, dont on sait à quel point il pouvait avoir mauvaise presse dans les milieux bien-pensants de l'époque; or, loin de lui paraître dangereux ou condamnable, le roman forme pour Nevers la base de «la pyramide d'une excellente culture intellectuelle», car «le roman, j'entends le roman des maîtres (Daudet, Flaubert, Loti, Feuillet), s'adresse à toutes les facultés: l'imagination, la sensibilité, la curiosité aussi et le sens esthétique». L'idée qu'il se fait de la poésie le distingue également de la plupart de ses contemporains (et le rapproche, une fois encore, d'un Nelligan): «Ce qui nous charme dans les vers, ce n'est peut-être pas autant le sens des paroles que le murmure qu'elles roulettent. C'est cette incantation mystérieuse, ce chant obscur qui semble nous arriver de derrière les mots et de bien plus loin qu'eux.»

Pour les instruire et les divertir, le conférencier présente alors à ses compatriotes québécois — avec une grande abondance de citations, qui occupent presque à elles seules la deuxième partie de son texte — un tableau le plus complet et le plus coloré possible de la vie et de la production parisiennes de l'heure, notamment du côté de ceux qu'on appelle les «symbolistes» et les «décadents». Il en parle avec d'autant plus d'aisance que, «arrivé à Paris alors que le mouvement battait son plein, en l'automne 1890», il a lui-même fréquenté ces distillateurs de quintessence en quête d'un «frisson nouveau», «Canadien à figure pâle [...] admis dans leurs cénacles» en témoin muet de leurs élucubrations. Défilent ainsi les noms (et de longues citations) de Maeterlinck, Mallarmé («un Parnassien de second ordre» dont les poèmes tardifs sont «du pur galimatias»), Stuart Merrill, Henri de Régnier, Moréas et autres Saint-Pol-Roux le Magnifique, que Nevers ne dénonce pas comme le fait à la même époque l'abbé Camille Roy, mais qu'il considère plus ou moins comme des bêtes curieuses, amusantes mais destinées à disparaître bientôt. Cela se voit notamment dans le récit

ironique qu'il fait d'une conversation de café entre poètes parisiens adeptes de la «fameuse théorie de la coloration des voyelles». Mais au moins, ces auteurs extravagants, ces modernistes enflammés, il les a lus et ne rejette pas leurs inventions du revers de la main, même si son éducation et ses goûts le portent quant à lui vers des ouvrages plus sérieux, plus édifiants ou plus faciles d'accès.

Pour notre connaissance de la pensée d'Edmond de Nevers, ce petit texte n'ajoute rien d'essentiel à ce que contiennent ses deux autres livres, *L'Avenir du peuple canadien-français* (1896, réédité en 1964 dans la collection du «Néophar») et *L'Âme américaine* (1900). Mais il en dit long sur ce qui reste à mes yeux le plus précieux, c'est-à-dire le destin d'Edmond de Nevers, son destin à la fois singulier et exemplaire d'intellectuel et d'écrivain canadien-français, qui fait de lui l'une des figures les plus attachantes et les plus pathétiques de notre histoire littéraire. Fasciné par cette «ivresse des joies idéales» que seuls pouvaient lui apporter l'art et la littérature, il a fui sa patrie et passé la plus grande partie de sa vie adulte en Europe, s'éloignant de sa religion natale, refusant la condition commune (y compris sur le plan sexuel, peut-être) et vivant en reclus parmi les livres pour s'imprégner de la grande culture de son temps; à ce titre, il serait, pour nos petits idéologues de province, l'incarnation par excellence du «colonisé» culturel. Mais en même temps, cette patrie si réfractaire à ses désirs, si peu propice à son épanouissement d'écrivain, mais il n'a cessé de l'aimer, de s'y sentir lié par les fibres les plus profondes de son être et de nourrir pour elle les rêves les plus nobles et les plus fous. Si bien qu'ici pas plus que là-bas il n'a été tout à fait chez lui ni tout à fait en exil. Canadien parmi les décadents, décadent parmi les Canadiens.

À PROPOS DE CULTURE INTELLECTUELLE

Edmond de Nevers
Édition établie par Jacques Blais
Nota Bene
Québec, 2003, 371 pages

Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes
7 au 13 janvier 2004

1	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	- Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.	22
2	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	(34 ^e)	J. K. ROWLING	Gallimard	7
3	Psychologie	GUÉRIR		SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	39
4	B.D.	TINTIN ET L'ALPH-A RT		HERGÉ	Casterman	1
5	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange		A. COUSTURE	Libre Expression	10
6	Essais	MAL DE TERRE		H. REEVES	Seuil	37
7	Nutrition	QUATRE GROUPE SANGUINS, QUATRE RÉGIMES		P. J. D'ADAMO	du Roseau	221
8	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME		G. CORNEAU	L'Homme	18
9	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT		E. TOLLE	Ariane	170
10	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ		P. MORENCY	Transcontinental	62
11	Ésotérisme	HOROSCOPE 2004		A.-M. CHALFOUX	Publistar	23
12	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION		P. MCGRAW	Simon and Shuster	4
13	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE		R. DALLAIRE	Libre Expression	12
14	Essais Qc	LA ROUTE DES HELL		SHER / MARSDEN	L'Homme	12
15	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2004		COLLECTIF	Boréal	15
16	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE		COLLECTIF	Fides	12
17	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?		J. SPENCER	Michel Lafon	162
18	Biographie	JFK, LE DERNIER TÉMOIN		ESTES / REYMOND	Flammarion	10
19	Roman	DANSEUR		C. MCCANN	Belfond	17
20	B.D.	LES SARCOPHAGES DU 6 ^e CONTINENT		Y. SENTE	Blake & Mortimer	6
21	Cinéma	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX 1.03 - Le retour du roi		J. FISCHER	Pré-aux-clerics	6
22	Roman Qc	LE CAHIER NOIR		M. TREMBLAY	Lemac	12
23	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE		UDERZO/GOSCINNY	Albert René	20
24	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !		T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	156

Le **CLUB DE LECTURE** en collaboration avec

Librairie **Renaud-Bray** et Libre Expression

vous invite à une rencontre avec

Arlette Cousture

Sophie Durocher Fernand Dansereau

animée par Jean Fugère

Thème : Les femmes, des années 60 à aujourd'hui.

le dimanche 25 janvier
de 15 h 30 à 17 h

Succursale Champlain,
4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

Stationnement à l'arrière Métro Mont-Royal

25	Nutrition Qc	NOURRIR SON CERVEAU		L. THIBAUT	L'Homme	15
26	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS		G.-H. GERMAIN	Libre Expression	13
27	Essais	L'ANNUAIRE DU QUÉBEC		COLLECTIF	Fides	5
28	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition		L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	229
29	Spiritualité	PLAIDOYER POUR LE BONHEUR		M. RICARD	Nil	11
30	Roman Qc	LES SCEURS DEBLOIS, t. 1 - Charlotte		L. TREMBLAY-D'ESSIAMBRE	Guy Saint-Jean	13
31	Essais Qc	CHRONIQUES DU DIMANCHE		S. LAPORTE	La Presse	8
32	Psychologie	BIENHEUREUSE INFIDÉLITÉ		P. SALOMON	Albin Michel	23
33	B.D.	GARFIELD, t. 37 - C'est la fête!		J. DAVIS	Dargaud	5
34	Polar	MYSTIC RIVER		D. LEHANE	Rivages	94
35	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE		A. SEBOLD	Nil	20
36	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION		F. DELAVIER	Vigot	290
37	Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER		G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	10
38	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 3		N. LESTER	les Intouchables	9
39	Roman	LES ÂMES GRISSES		P. CLAUDEL	Stock	14
40	Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 3 - Piège au Royaume des Ombres		A. ROBILLARD	de Mortagne	15
41	Santé Qc	GRAND DICTIONNAIRE DES MALAISES ET DES MALADIES		J. MARTEL	Atma	298
42	Roman Qc	POUR DE VRAI		F. AVARD	Libre Expression	15
43	Polar	LUMIÈRE MORTE		M. CONNELLY	Seuil	13
44	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...		E. TOLLE	Ariane	88
45	Roman Qc	HÉLÈNE DE CHAMPLAIN, t.1		N. FYFE-MARTEL	Hurtubise HMH	34

▼ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Une série élaborée par Michelle Corbell et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire

un espace pour les mots

28 janvier
Jean Dalmain dit...
ce qui lui plaît
(et se raconte)

Il est la mémoire vivante du théâtre français du vingtième siècle. C'est à travers des textes de Musset, La Fontaine, Beaudelaire, Verlaine qu'il nous fait l'honneur de sa visite en plus d'évoquer ses extraordinaires souvenirs de théâtre.

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

Qu'est-ce que la **Bibliothèque nationale du Québec** et les **Archives nationales du Québec** n'ont pas mais que la Société historique du Marigot possède ?

2 100 000 images numérisées de naissances, de mariages et de décès du Fonds Drouin.

Institut généalogique Drouin
285 Belcourt, Longueuil, J4M 2A2
jean-pierre.pépin@sympatico.ca
http://institutdrouin.com

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une petite fin du monde



Suzanne Giguère

«**T**out ce qui passe dans la tête de mes personnages aux sentiments extrêmes, je l'ai déjà pensé: suicide, racisme, nazisme ont fait leur bout de chemin avec moi, dans la vie. J'ai détesté beaucoup de choses et de gens parce que c'est moi que je ne peux endurer. Je fais tout pour aimer la vie et les gens, mais ça ne marche pas ou pas assez», déclare Patrick Brisebois sur le site de son éditeur, L'Effet pourpre.

Sorte de Banshee des lettres québécoises, le romancier termine avec *Chants pour enfants morts* une trilogie dite «sinistre» commencée avec *Que jeunesse trépassé* (1999) et *Trépanés* (2000). Il pratique dans sa vie, peut-être, et dans ses romans, certainement, l'art de la mise en scène. Voit-il dans la littérature un moyen d'échapper à la fascination du néant et de la destruction? Le langage comme un lieu où peuvent se recomposer le monde et l'humain disloqué? Volontiers caustique, voire désabusé à l'égard de ses contemporains et de lui-même, l'auteur signe un roman cruel, ironique, froissé d'absurde et de provocation sur l'impasse d'une jeunesse impuissante, déposée, improductive.

Vieux à trente ans

«Je n'en reviens pas encore, de ma ténacité à exister, comme une écharde dans un pied, qui reste là, à jamais plantée.» Il s'appelle Isidore. «Sorte de prince charmant un peu en retard», il a trente ans. Écrivain, il est enlisé dans l'écriture d'un roman depuis plus d'un an. Trop tourné vers les filles, avalé par leur beauté. «Haut les cœurs, compagnons! Il faut tout faire pour elles.» Comme Isidore demeure «un homme

marqué par quelque chose et ça se sent, ces choses-là», du coup ses amours deviennent émouvantes. Avec Fante, son ami de toujours, il se saoule la gueule, de bar en bar: «gloups-gloups! y avait décidément un pichet de trop dans cette histoire». L'hiver l'écrase et le rend fielleux et méchant avec tout le monde. Rien n'est sérieux pour lui, même pas sa propre vie. Déjà à l'âge de dix ans il ne voulait plus vivre. Dès que les feux de circulation tournaient au rouge, il s'élançait. Vieux à 30 ans, les années d'insouciance envolées, il déprime et s'abîme: «Ne restent que quelques parcelles d'étoiles filantes dans notre ciel noir, aquarelles diluées, que d'infimes braises au creux du feu qui achève. Plus rien à dire. Plus de force... plus de souffle, extinction des feux intérieurs, à minuit on réinvente l'ennui.»

Naviguant entre le burlesque et la dérision, le romancier fait de son personnage désillusionné une sorte de clown lyrique, cynique, noir, désespéré. En petit Nord-Américain gâté qui a tout cuit dans le bec, il se sent bien en conquérant, en crème de la crème de l'aboutissement de l'humanité. Toute sa joie est là,

dans la décadence, dans le je-m'en-foutisme total, dans l'agonie des autres. «Qu'ils crèvent les enfants du tiers-monde, ils avaient juste à naître à la bonne place, au bon moment. Ha ha ha!»

Il ne comprend pas pourquoi les gens qui l'entourent sont si naïfs, si innocents. Pourquoi ils se laissent tondre comme des moutons toute leur vie. «Il faut savoir profiter des gens, faire son gentil, faire son miel, son hypocrite, et prendre tout ce qu'ils ont à nous offrir même si ce ne sera jamais suffisant. Il ne faut pas aimer son prochain, il faut s'adorer soi-même, développer le culte de soi, laisser les autres dans leurs pleurs et leurs cacas, et célébrer, glorifier notre propre personne.»

Isidore n'a pas choisi son époque. Ni la bêtise humaine qui l'accompagne. De nouveau assailli par des pensées nihilistes — «je vais te démontrer tout ce qu'il n'y a rien à vivre dans ce monde» —, l'improviser sa petite fin du monde. La pratique de l'interpellation constante du lecteur cesse, des brèches s'ouvrent sur son enfance.

Liberté de ton

Une enfance blessée par la mort de sa sœur Jane mais tempérée par les 400 coups d'Isidore et de Fante durant les après-midi chaudes d'été. Après avoir transformé les terrains des voisins en champ de bataille, ils remontent sur leurs vélos et filent à vive allure cheuveux au vent. Le lecteur est littéralement emporté par la rapidité de succession des phrases. «Fous cavaliers... Wagner avec nous... il nous suit... les Walkyries... Quelle journée!»

Dans une autre scène, Isidore se rend à reculons à une fête d'anniversaire. La soirée s'annonce discor-

dante: «les nuages vronguent, les éclairs au loin luitent et le vent fouitte. Les garnouilles coassent dans le champ». Boris Vian passe. Les envolées poétiques d'Isidore, éclats de beauté, zèbrement du roman.

L'univers fantasmagorique du romancier est un dédale complexe. Avec une liberté de ton et de forme déconcertante, son style direct et la verdeur de son langage, Patrick Brisebois nous offre la transcription brute d'une jeunesse qui s'époumone contre une société formatée qui offre peu d'espace à la différence, et qui refuse l'insupportable désordre du monde. Les propos sont excessifs, balancent entre les thèses nihilistes et l'idéologie néonazie, une mesure que partagera ou refusera le lecteur sans pouvoir y demeurer indifférent.

Ces enfants «morts dans leur chair d'adultes» pris dans les barbelés d'un «no future» sont-ils réels ou fantasmés? C'est de nouveau au lecteur de faire la part d'une fiction et de se laisser emporter par le héros pitoyable et parodique de *Chant pour enfants morts* qui choisit le rire, l'insolence, la bonne humeur, l'irrespect absolu, «toute cette part quasi destructrice de la comédie humaine qui nécessite une dissidence sans fin renouvelée», comme le suggère le romancier et essayiste français Guy Scarpetta dans son allégre plaidoyer *Pour le plaisir* (Gallimard).

CHANT POUR ENFANTS MORTS

Patrick Brisebois
L'Effet pourpre
Montréal, 2003, 132 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

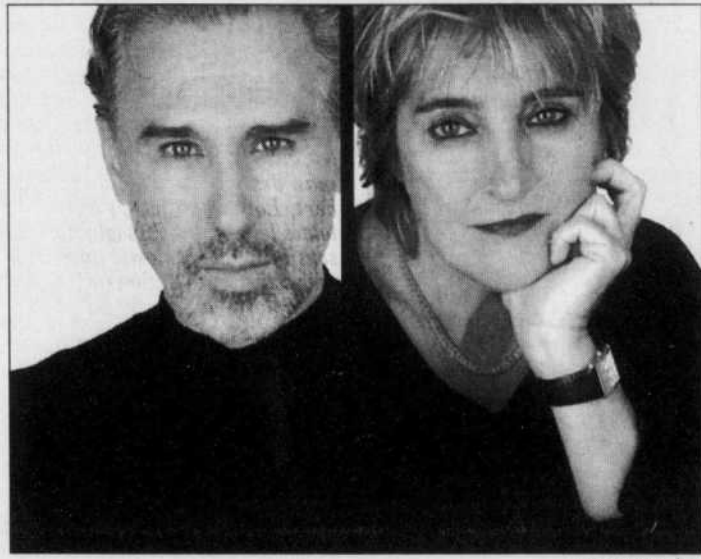
Suspense chez les psys

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

En 1999, Gilles Michel Ouimet et Anne-Marie Pons faisaient l'événement au Québec en voyant leur premier roman édité en France par nulle autre que la très franco-française maison Robert Laffont. Quatre ans après *Thérapie mortelle*, le duo passe chez Guérin, qui a réservé à *Jalousie*, leur second titre, l'honneur d'inaugurer «Psyndrome», sa nouvelle collection de romans conjuguant suspense et psychologie.

Drame en quatre actes, leur nouveau thriller a pour genèse une jalousie capable d'«absorber un être humain tout entier» à l'image de celle peinte par Milan Kundera dans *La Valse aux adieux*. Un programme d'envergure que le tandem, qui exerce la psychologie à Montréal, explore par le biais d'un cas typique, celui de la troublante Cécile Chevrier. Belle, cultivée, aisée et aimée de son mari et partenaire en affaires, Marc Lacroix, Cécile a tout pour être heureuse. Mais sa jalousie malade mine leur union, usée par les assauts rageurs de Cécile qui sont depuis toujours aussi nombreux qu'imprévisibles.

Quand celle-ci engage un détective privé et voit confirmées ses craintes, son équilibre bascule.



Gilles Michel Ouimet et Anne-Marie Pons.

Entre fantôme et réalité, elle invente alors des rituels où elle poignarde son mari, nuit après nuit, pour lui faire expier ses incartades. Prise en charge par le psychiatre Charles Martin à la demande de son supérieur Luc Craig, un ami du couple Chevrier-Lacroix qui craint un passage à l'acte, la belle vénéuse présente tous les symptômes d'une relation symbiotique. Un cas en or pour le

chercheur spécialisé en... jalousie. Mais le D^r Martin, qui ressent d'emblée pour Cécile Chevrier un dangereux mélange d'attirance et de malaise, aura du mal à gérer les éclats de sa patiente explosive qui effectue bientôt un transfert amoureux sur son thérapeute. Jalousie jusqu'à la démente, Cécile échappe rapidement à son contrôle, prête à détruire tout sur son passage, mais

certainement pas à en payer le prix. Maniaque, elle abattra ses cartes une à une, tissant sa toile — grossièrement, il faut l'avouer — autour du D^r Martin, qui devra répondre de ses actes devant les autorités policières.

Impossible d'en dire davantage sous peine d'éventer des rebondissements que le lecteur lui-même aura bien du mal à ne pas pressentir tant certains fils de l'histoire deviennent prévisibles au fur et à mesure que l'histoire progresse. Force est d'admettre en effet que le duo aurait eu avantage à passablement resserrer ses idées pour maintenir le rythme d'enfer promis d'entrée de jeu par *Jalousie*. Un défaut d'autant plus agaçant que le thriller est écrit dans un style généralement plus bavard qu'inspiré.

N'empêche que, lorsque le tandem Ouimet-Pons aborde, de front ou non, le thème fertile de la jalousie, les échanges deviennent proprement fascinants. Lui psychologue, elle psychanalyste, on sent alors toute l'autorité qu'une solide grille d'analyse peut apporter à un thriller.

JALOUSIE

Gilles Michel Ouimet
et Anne-Marie Pons
Guérin, coll. «Psyndrome»
Montréal, 2003, 544 pages

ESSAI

Un polémiste acharné, Witold Gombrowicz

GYLAINE
MASSOUTRE

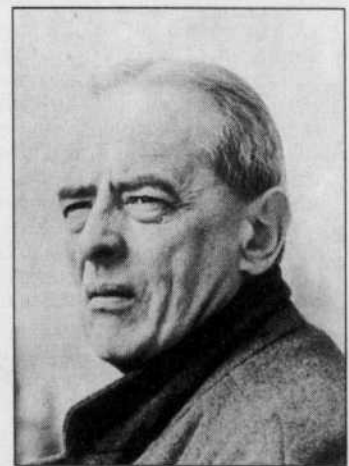
Pourquoi lire Gombrowicz? Réponse dans un essai synthétique et touffu de Dominique Garand, *Portrait de l'agoniste: Gombrowicz*. Autour des deux points, une double intention vise l'auteur et sa posture littéraire notoire. Gombrowicz a été un pourfendeur exemplaire. Son œuvre s'est forgée dans une prodigieuse intelligence critique, qui l'a tenu loin des siens, à les décrire d'un point de vue d'exilé et de solitaire.

«Vertigineuse et affolante déroutée des signes», écrit le professeur. Lire Gombrowicz conduirait à sa propre perte. Non que la pensée n'y progresse en ordre. Mais la lutte qui s'y déploie, le combat ludique, mènerait le lecteur aux angoisses abyssales d'un sujet déchirant. Aux enjeux de la reconnaissance, dans le refus paradoxal d'être dominé, l'écrivain s'y montre un assassin souverain.

Provocateur, polémiste, poseur de pièges nihilistes et de traquenards éthiques, Gombrowicz a construit un théâtre des tourments et de l'inhumain. Son réquisitoire pour et contre la société polonaise atteint l'ampleur du procès universel. Histoire, politique, éthique, institutions, fonctions et personnes, aucun champ du social n'échappe à son ironie. La bagarre commence par la négation de l'interlocuteur, adversaire de la pensée critique de l'écrivain et son art: «Le critique est un ennemi, même quand il le couvre de fleurs», lance Gombrowicz, décochant une flèche parmi tant d'autres.

Seul contre tous

Rire pour jouer et jouer. Rien de plus délectable que l'intelligence caustique qui, citée par Garand, mord sans cesse la main qui tient

INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Witold Gombrowicz (1904-1969)

l'œuvre. Pour ses fuites et ses ruses, tant d'analystes ont admiré et craint les stratégies discursives de Gombrowicz. Il déstabilise, subvertit le langage, arrache les masques d'emblée; il connaît la parole contact, une sorte de capoeira du dialogue musclé.

Au pied de sa tour d'ivoire, l'agora défile. La polonaise, l'argentine, puis la française lui donnent trois actes, qui donnent leur raison d'être aux trente-cinq ans, puis vingt-quatre et encore six années passées respectivement sur ces territoires. Toujours, il y est question d'exil avec passion — près de la moitié de sa vie, toute celle de l'homme mûr —, de ces non-lieux concrets, ces niches creuses, pour qui se cambre sans cesse face à ses origines, enchaîné au référent national polonais. Sans cette attache, penser serait faux, grimace parodique et appartenance mensongère. La liberté intellectuelle, selon Gombrowicz, est à ce prix.

Garand se prend aux jeux caustiques de son sujet. Qu'im-

porte. La rupture choisie et l'abandon volontaire, immaturité paradoxale revendiquée par l'écrivain, ont donné une voix imposante à la littérature occidentale. Volonté de puissance, redevable au *Crépuscule des idoles*? Entre autres visages, à voir, dans cet essai, un Gombrowicz subversif, souvent torve, parano et paradoxal. Son tour de force serait de

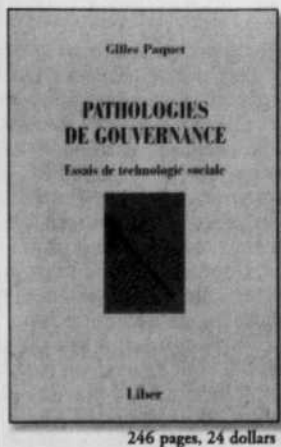
se faire aimer, irrésistiblement, malgré lui.

PORTRAIT
DE L'AGONISTE:
GOMBROWICZ

Dominique Garand
Liber
Montréal, 2003, 218 pages

Liber

Gilles Paquet
Pathologies de gouvernance
Essais de technologie sociale



246 pages, 24 dollars

PAMPHLET

La langue
comme Rivière

LOUIS CORNELLIER

Magnifiquement illustré par les dessins à la fois somptueux et agressifs de Stéphane Poulin et accompagné d'un CD qui fait entendre la voix rugueuse de Mario Saint-Amand, *Coup de langue* appartient à un genre extrêmement rare, celui du beau livre pamphlétaire.

Précédé d'une préface quasi illisible de l'illustrateur Léandre Bergeron, ce poème-manifeste de Sylvain Rivière se veut une épopée de la langue française en terre d'Amérique qui emprunte aux thèses fascinantes mais douteuses de l'auteur du *Dictionnaire de la langue québécoise*.

Éloge du français populaire de nos pères («Cette langue crue d'analphabète / Que l'on essouche, écorce et déracine / Comme un moyenâgeux dialecte / Que la poussière délabine / Cette langue de nos nuits blanches / Et de nos mains noires / D'avoir bu la lumière du pays à faire») dont la saine évolution aurait été entravée par l'ennemi anglais (une nuance par rapport aux thèses de Bergeron), par un clergé dominateur et par des puristes rabat-joie («Cette langue qu'on alphabétise / À grands renforts de syntaxe de grammaire / De Jean-Marie Laurence et de Rolands / Cette langue brûlante comme ulcère d'estomac»), le poème de Sylvain Rivière brille par son rythme insistant qui rappelle le *Speak*

White de Michèle Lalonde, par sa vivacité et par sa liberté de ton («Cette langue de nos minorités d'amitiés / De nos maximes, de nos fatigues / Dépêchons-nous viage de Bon Yeu / A la francher à qui mieux mieux / Jusqu'à ce que parole s'ensuive... »).

Il reconduit, toutefois, sur le plan théorique, les erreurs déjà reprochées à Léandre Bergeron: confusion entre la langue écrite et la langue orale, qui ne sauraient se penser dans les mêmes termes, dénonciation abusive, voire gratuite du rôle joué par le clergé dans l'aventure du français en Amérique et point de vue populiste qui confond la liberté avec le laisser-aller, méprisant ainsi la nécessaire discipline scolaire et débouchant, fût-ce involontairement, sur une sorte de défense du libéralisme linguistique dont on voit mal comment il pourrait servir la cause pourtant défendue, c'est-à-dire celle de la survie et de la vie de la langue française en nos contrées.

Il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre ce néanmoins stimulant *Coup de langue*.

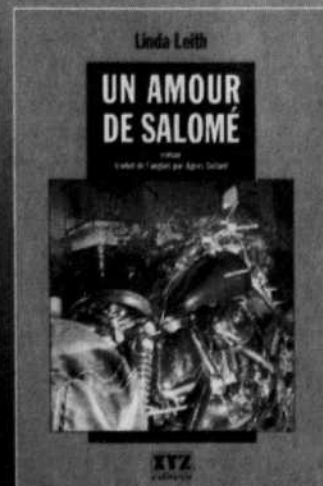
COUP DE LANGUE

Texte de Sylvain Rivière
Illustrations de Stéphane Poulin
Musique de Dominique Clément
Les 400 Coups
Montréal, 2003, sans pagination
CD compris

XYZ
éditeur

félicite
Agnès Guitard
lauréate

du Prix du Gouverneur général
du Conseil des Arts du Canada
dans la catégorie «Traduction»
pour *Un amour de Salomé*
de Linda Leith
(*The Tragedy Queen*)



LITTÉRATURE

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

L'humour anarchiste de Mark Twain

MICHEL LAPIERRE

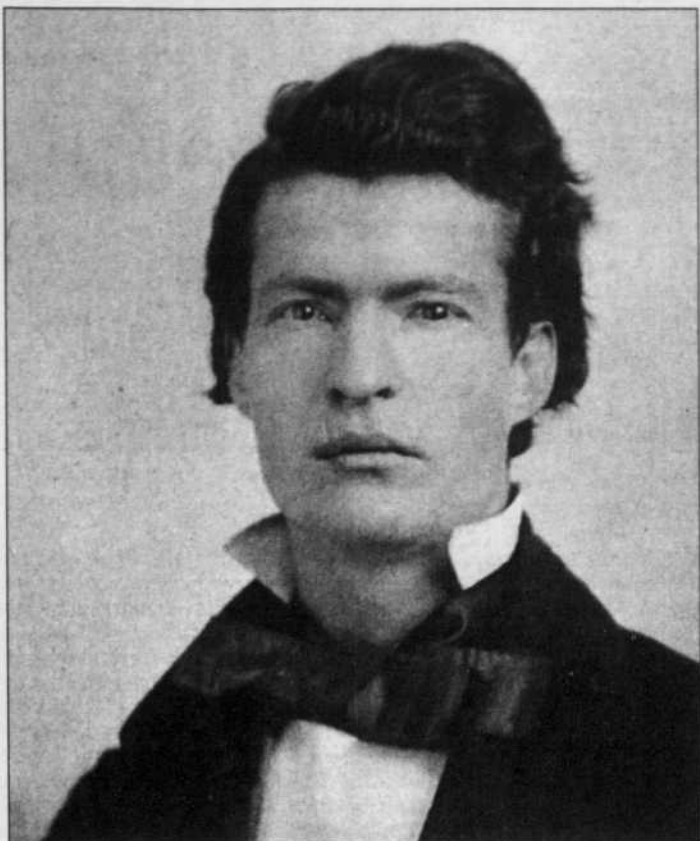
«Seuls les morts peuvent dire la vérité en ce monde», avouait Mark Twain, qui aujourd'hui, plus qu'à toute autre époque, est, à cause de son cynisme, d'une brûlante actualité aux États-Unis. Archétype de l'écrivain américain qui a fait de la littérature une affaire lucrative, Twain, homme paradoxal, est aussi l'archétype de l'écrivain américain anticapitaliste, artiste beaucoup plus convaincant mort que vivant. Un squelette ne prêche-t-il pas la pauvreté par l'exemple? «Je ne perdrai jamais de vue le fait que je parle d'outre-tombe», tenait à nous avertir Twain en laissant à ses héritiers le soin de publier son autobiographie après sa mort, qui surviendra en 1910. Ce livre, que Hillary Clinton, si elle était le moins sérieuse, devrait brandir comme une bible en attaquant George W. Bush, est en

fin traduit en français. «Je suis persuadé», écrit Twain dans son autobiographie trépidante, que la population entière des États-Unis — à l'exclusion des femmes — est pourrie, en ce qui concerne le dollar.» Un jugement aussi péremptoire témoignerait-il de la fatuité d'un moralisateur misanthrope? Pas du tout. «Je mesure l'espèce humaine à l'aune de ma propre médiocrité», nous révèle Twain. C'est bien là le secret de l'humour anarchiste de l'écrivain. L'énormité de la société du Gilded Age ne serait que le miroir grossissant de la petitesse de l'individu. Twain se voit comme la quintessence banale d'une humanité aussi banale que lui. Il ne juge pas au nom d'un principe, il évalue les choses par rapport à son désespoir caché. Pourquoi faire grand cas de la morale dans un pays qui a pratiqué l'esclavage au nom de la religion et qui fait la guerre pour l'amour d'un Dieu de miséricorde?

Twain, ce Voltaire américain, a l'audace de penser que le Dieu de ses compatriotes se complait dans l'humour noir. L'homme serait le bouche-trou de la création. «Je crois», écrit Twain, que notre Père céleste a inventé l'homme parce qu'il était déçu par le singe.» Aux Américains, qui se donnent la mission d'enseigner à l'Europe la démocratie et la liberté, il se plaît à démontrer que l'humanité est un simple accident. Par son influence considérable auprès des écrivains de son pays, Mark Twain aura, dès le XIX^e siècle, réussi à imposer cet envers irrationnel et terrible des États-Unis exubérants et satisfaits: la littérature américaine, expression clandestine du désarroi.

AUTOBIOGRAPHIE

Mark Twain
Éditions du Rocher
Paris, 2003, 586 pages



Samuel L. Clemens, mieux connu sous son nom de plume de Mark Twain, en 1851 ou 1852.

EN BREF

Exposition à la Bibliothèque nationale

(Le Devoir) — La BNQ a sélectionné 115 documents parmi les 44 244 qu'elle a acquis durant l'année 2002-03. On pourra ainsi découvrir, entre autres, des documents aussi variés qu'un montage créé par Pierre Ayot en 1974 intitulé *Madame Blancheville, rights again*, un volume relié contenant 85 numéros parus en 1766 et 1767 de *La Gazette de Québec*, premier journal publié au Québec, une carte faisant état du territoire affecté par l'incendie qui ravagea en grande partie Hull et Ottawa en avril 1900, des pages manuscrites du roman *Une aurore boréale* de Jacques Folch-Ribas publié en 1972, deux livres du fondateur du *Devoir*, Henri Bourassa, parus en 1914 et 1915. Cette exposition est présentée au 1700, rue Saint-Denis à Montréal, du 22 janvier au 27 mars 2004, du mardi au samedi, de 9h à 17h. L'entrée est gratuite.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Les métamorphoses d'Hari Kunzru

CHRISTIAN DESMEULES

Dans la mythologie védique des cycles de Brahma, le chaos précède toute naissance. Avant tout acte de création, l'ancien monde doit être détruit, morcelé, pulvérisé. C'est l'irrévocable horizon qui traverse *L'illusionniste*, premier roman d'Hari Kunzru, où se déploient métamorphoses et incarnations successives. Né à Londres en 1969 d'un père indien et d'une mère anglaise, Hari Kunzru figurait l'an dernier parmi la cohorte des révélations littéraires de Granta — prestigieuse revue qui, dans la première édition de son «classement» des meilleurs espoirs du roman britannique, en 1982, alignait déjà Martin Amis, Salman Rushdie et Ian McEwan. Kunzru s'insère à sa façon dans une certaine «vague» cosmopolite britannique, de Hanif Kureishi à Zadie Smith, tous plus ou moins héritiers de Salman Rushdie — et sans doute ces auteurs brillants sont-ils en cela les véritables bijoux du Commonwealth. Fruit d'une union instantanée et éphémère entre un garde-chasse anglais et une jeune Indienne — à qui on trouve un riche époux qui sera facilement convaincu que l'enfant à la peau blanche est le sien —, à quatorze ans Pran Nath sera chassé sauvagement de la maison à la mort de son «père» quand une servante qui connaît son secret révélera sa véritable identité. Nous sommes en 1918. Ce sera alors pour lui la déchéance absolue, les bas-fonds, l'exploitation sexuelle, le laminage en règle jusqu'à l'abolition de sa personnalité. Mais Pran saura lentement tirer profit de sa beauté et de la blancheur de sa peau pour s'introduire dans les cercles britanniques de Bombay. Jusqu'à ce que le destin lui permette de prendre l'identité d'un jeune Anglais «pure laine», de s'embarquer pour l'Angleterre et d'y poursuivre des études exemplaires: Chopham Hall, puis Oxford. Oxford où il tombera amou-

reux de la fille de son professeur d'anthropologie, qui finira par lui dire sur le ton d'un reproche: «Tu es le plus anglais de tous les gens que je connais.» Pran cherchera à devenir plus anglais que les Anglais, un être extrêmement conventionnel, apparemment unidimensionnel, sans secrets — et c'est ce qu'il réussira à devenir aux yeux de tous. Même pour les indigènes d'une tribu isolée au cours d'un incroyable voyage scientifique au cœur de l'Afrique noire... Que ce soit Pran Nath, Rukhsana ou le beau Bobby, de Jonathan Bridgeman à l'illusionniste, chacune de ses incarnations semble apparemment l'éloigner de lui-même. «Entre deux métamorphoses, au moment précis où un personnage s'évanouit et où le suivant n'a pas encore pris possession du petit homme, l'illusionniste n'est qu'une enveloppe vide. À sa place, il n'y a rien, absolument rien.» *L'illusionniste* est un roman picaresque admirablement soutenu par la présence forte et intelligente du narrateur, par une verve satirique irrésistible qui ne se prive pas d'une critique virulente de la présence britannique au Punjab: maharadjahs dégénérés et impuissants, officiers alcooliques, missionnaires névrosés. Les représentants de la Couronne et les potentats indiens y jouent au chat et à la souris dans une atmosphère de fin de règne au cœur d'une Inde en pleine ébullition. Personne n'échappe à l'ironie précise et intelligente de Kunzru. À l'heure du métissage, des mouvements migratoires, qu'est-ce qui fait l'essence d'un homme? Seul compte le voyage, semble-t-il nous dire, étiquettes et destinations sont sans importance, peut-être illusoire, traçant du coup une envoûtante conception du roman et de la vie même.

L'ILLUSIONNISTE

Hari Kunzru
Traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanueli
Plon
Paris, 2003, 456 pages

ESSAI

Voir l'inimaginable, selon Susan Sontag

JOHANNE JARRY

«Celui qui reste éternellement étonné devant l'existence de la dépravation, qui persiste à être déçu (ou incrédule) face aux cruautés épouvantables que les hommes sont capables d'insulter d'eux-mêmes à d'autres hommes, celui-là n'a pas atteint l'état de maturité morale et psychologique. Personne, passé un certain âge, n'a le droit à ce genre d'innocence, de superficialité, à ce degré d'ignorance ou d'amnésie.» Comment regarder la douleur des autres? Comment recevoir ces images qui sont le fait des guerres, des génocides, des famines? Qu'est-ce qu'on y voit, au juste? Le choc ressentit au premier regard s'estompera-t-il pour faire place à l'indifférence, à la résignation? «Que faire du savoir que nous communiquons les photographies de souffrances lointaines?», demande l'intellectuelle américaine Susan Sontag, pour répondre plus loin: «Ces images ne peuvent guère faire plus que nous inviter à prêter attention, à réfléchir, à apprendre, à examiner les rationalisations par lesquelles les pouvoirs établis justifient la souffrance massive.» Ou encore: «Si nous pouvions faire quelque chose face à ce que les images montrent, nous ne nous sentirions peut-être pas aussi concernés par ces questions.» Dans son essai *Devant la douleur des autres*, Susan Sontag réfléchit à notre façon de lire la souffrance et d'y réagir. Elle prend pour point de départ le texte *Trois Guinées* de Virginia Woolf où celle-ci livre, selon Sontag, «ses réflexions courageuses, mal accueillies, sur les racines de la guerre.» Tout comme Woolf à l'époque, Susan Sontag refuse toute forme d'aveuglement au nom, entre autres, du patriotisme. Ce patriotisme quasi obligatoire aux États-Unis depuis le 11 septembre 2001 ne l'a pas empêchée de dire qu'il a fallu du courage aux pilotes pour lancer leurs avions sur les tours jumelles, point de vue pour lequel elle fut sévèrement critiquée. Toutefois, contrairement à l'écrivaine anglaise, Susan Sontag ne croit pas qu'on peut faire échec à la guerre de façon pacifique. Il y a des combats qui sont inévitables. Et surtout, des horreurs (Rwanda) auxquelles on tourne lâchement le dos, événements dont les photographies té-

moignent envers et contre tous. On va même jusqu'à se plaindre d'être «bombardés» d'images spectaculaires. Cette abondance risque-t-elle vraiment de nous insensibiliser? «Les photographies poignantes ne perdent pas fatalement leur pouvoir de choquer. Mais elles ne sont pas d'un grand secours si la tâche est de comprendre. Les récits peuvent nous amener à comprendre. Les photographies font autre chose: elles nous hantent.» Cet essai de Sontag rappellera peut-être au lecteur qui l'a vu le documentaire *Photographe de guerre*, centré sur le travail de James Nachtwey. Il est difficile d'oublier comment cet homme «mitraillait» avec calme ceux qui vivaient la guerre ou la misère devant son objectif. Pourquoi si près et avec tant d'insistance? Parce que Nachtwey croit et espère toujours qu'une photo peut provoquer un changement, une prise de position, une action. Mais parce qu'il y a tant d'horreurs qui ne sont pas montrées, répond-il aussi. Sontag abonde dans ce sens: les photographes ne captent qu'une infime parcelle de réalité. Leurs clichés «ne devraient pas nous empêcher de demander quelles images, quels actes de cruauté, quelles morts ne nous sont pas montrés.» Regarder la douleur des autres, c'est faire l'expérience d'une limite. Susan Sontag insiste sur la nécessité de remettre notre compassion (qui donne trop facilement bonne conscience) pour voir ce qui nous lie à cette souffrance des autres. Il ne s'agit pas de se rendre coupable, mais d'interroger la réalité, de fournir un effort réel de compréhension. Car malgré ce que l'on veut croire, ces images ne nous permettent pas de connaître ni même d'imaginer l'horreur de la guerre. «C'est ce que chaque soldat, chaque journaliste, chaque travailleur humanitaire, chaque observateur indépendant ayant connu le feu de la guerre et eu la chance d'échapper à la mort qui frappait les autres, tout près, éprouve obstinément. Et ils ont raison.»

DEVANT LA DOULEUR DES AUTRES

Susan Sontag
Traduit de l'anglais par Fabienne Durand-Bogaert
Christian Bourgois
Paris, 2003, 140 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Choc dans le décor

GUYLAINE MASSOUTRE

Combien de rendez-vous manqués ont eu lieu, à Paris, sur un quai de gare! Comme dans les photo-romans, le métro attire toutes les mises en scène de suicide: le naufrage des sentiments se dénoue-t-il plus aisément dans l'anonymat d'une foule, entre les portes qui claquent et les flots de travailleurs en transhumance quotidienne? Tel est bien le sujet de *Dix-neuf secondes* de Pierre Charras. «C'était un rendez-vous de désamour. Un coup de foudre à l'envers. Un adieu, peut-être. Mais nous voulions rester légers, éviter la posture du drame. Alors nous avions imaginé un jeu.» Un jeu banal sans doute, un drame peut-être, mais pas un accident. L'ouvrage connaît à Paris un beau succès de librairie. Au cœur du livre, on trouve un drame en forme de perte définitive, qui fait revoir les actes commis, interroge la mauvaise conscience, donne aux perceptions communes une portée trouble, frappe la liberté contre le destin. C'est un roman qui dit ce que chacun voudrait entendre dire après sa mort: la meilleure part des regrets. Retrouver la mélancolie de Charras, d'un livre à l'autre, est un rendez-vous qui ne déçoit pas. Ce comédien à la plume fine de traducteur sait dire, avec toute la précision que son amour de la langue lui permet, les subtilités d'un moment ordinaire, et surtout la couleur d'une rencontre, la force d'une relation ou l'amour qui bascule. Ses observations, bien senties, touchent souvent à l'impuissance que toute décision révèle. Si son scénario romanesque est très simple, sa langue sait faire sentir des états fugitifs, «des interludes de l'âme» qui se manifestent sous forme d'intuitions, de sentiments et de retours en arrière. La réalité commune est revue sous l'angle de ce qui la déstabilise et fait apparaître des couches superposées de perspectives. L'analyse de la vie intérieure — ses tremblements, contradictions, peurs, excitations et lâchetés — n'invente rien à ce qui a été mille fois dit, mais replace en leur juste routine les dénuements du cœur qui flanche. La fin relève d'un scénario prévisible: ce roman à la construction soignée méritait sans doute mieux.

Chronique anglaise

L'Angleterre ferme à cinq heures. Mémoires d'outre-Manche est un petit pamphlet antianglais, sou-

vent drôle, caricatural et bourré de clin d'œil. Esprits profonds, s'abstenir. Amateurs de bons mots, d'anecdotes surprenantes, de paradoxes vite lancés, l'entreprise critique et jeune de Jacques A. Bertrand, un Ardéchois qui a vécu cinq ans outre-Manche, prête à sourire. Comme une chronique bien tournée, animation de la culture au quotidien. Faits divers, témoignages personnels, raccourcis d'actualité, bons mots de journaliste ou notes sur de curieuses associations, tout sert de petit bois pour allumer un feu. Ce genre éminentement journalistique, au goût imprévisible tant la soupe est compositée, n'est qu'un hors-d'œuvre sur la psychologie des nations. Portrait en pied d'un peuple? Instantané au négatif de ses propres codes? Saisie de dilettante? Vous verrez dans l'anglais un être typiquement désagréable, souvent complexe, enfermé dans une grandeur dont il ne lui reste que l'orgueil et des habitudes de classe moyenne. S'attaquer aux préjugés — opinions d'une majorité qu'on qualifie d'ordinaire trop vite de silencieuse — consiste à frapper beaucoup dans le vide, et à faire mouche de temps en temps. Bertrand ferraille avec ses rêves de voyage. Manifestement, l'expérience anglaise a été exotique. Mais au chapitre de la psychologie d'un peuple, quand il décrit le moment de choc, l'impossible assimilation de l'autre auquel tout voyageur se confronte, il dit surtout que la réalité a frappé son rêve de plein fouet. Ce face à face est une farce stérile, pour qui aime avant tout le dépaysement et la déstabilisation sans guide de voyages. A recommander, sur la psychologie d'une Anglaise, tout autre point de vue humoristique de francophone (suisse) chez Alain de Botton, *The Romantic Movement* (1994), qui vient de repartir sous le titre décalé de *Le Plaisir de souffrir*, dans la collection «10/18».

DIX-NEUF SECONDES

Pierre Charras
Mercure de France
Paris, 2003, 144 pages

L'ANGLETERRE FERME À CINQ HEURES

Mémoires d'outre-Manche
Jacques A. Bertrand
Julliard
Paris, 2003, 118 pages

Pour décoder la télé-réalité

communication - journaux



En kiosque maintenant
Information : (514) 522-8033

CARNET

Sous des allures périphériques

THIERRY BISSONNETTE

Près du centre, loin du bruit. Un titre qui décrit bien l'attitude de Robert Lévesque dans le milieu des lettres et des médias depuis quelques années. Près du centre, que ce soit à la SRC ou, à la rigueur, dans les pages d'*Elle* ou d' *Ici*, mais loin du tapage, c'est-à-dire en résistance continue aux lieux communs et à l'euphorie perpétuelle qui servent si bien le marketing du livre et de l'art. Contrairement à ses recueils publiés chez Boreál, ce livre tout mince ne reprend pas des chroniques déjà parues. Il s'agit plutôt d'un authentique carnet où sont consignés quelques textes rédigés lors d'un voyage en France et partageant, malgré

l'absence de toute contrainte, une unité de ton et de style qui renvoie à l'acte même d'exister. Une déambulation tout à fait montaignienne et qui représente bien la liberté de l'essai, ce pourquoi notre as-carnettiste justifie à lui seul le nom de la collection, «Lettres libres», où apparaissent avant lui Pierre Vadeboncoeur et Pierre Mertens. Erudit, aristo ou libertaire selon les paragraphes, Lévesque parcourt aussi bien Paris, Marseille et Avignon que le théâtre, la peinture et la poésie. Le ton est amical, alors que l'entrée du carnet coïncide avec le fameux sexe féminin peint par Gustave Courbet: «Laissez-moi vous poster là, un instant, devant un tableau singulier [...]» Mené par des pin-cettes expertes — à peine vi-

sibles dans le retour des allitérations —, le lecteur aura ensuite droit à une leçon condensée sur la modernité, de Courbet à Bataille, en passant par Oscar Wilde, Artaud, etc., avant d'entamer avec Lévesque une singulière balade en Avignon, où un chat de gouttière sera le principal interlocuteur. En entrelacs et boucles souples, la prose fait ici fleurir l'idée sans peine, sans artifice, fût-il question du «grand drame de l'errance, de l'errance en ce qu'elle peut être conscience circulaire d'un lieu inaccessible...» Il serait vain de trop citer ce carnet, qui va d'un style blanc, murmuré, presque proustien. «Un été loin du Québec, c'est toujours ça», laisse tout de même échapper notre serviable narrateur qui, sauf en de rares en-

droits, se montre étonnamment apaisé. Et peut-être devrait-il s'exiler davantage, puisqu'on ne l'a jamais senti aussi proche de nous que dans cette absence. S'il paraît s'associer aux périphériques, aux chamans et aux centrifuges loués par Pascal Quignard, Lévesque n'est pas le solitaire parfait auquel son attitude lui fait parfois prétendre. Et tant mieux, si cela peut permettre à ce zarathoustrien personnage de descendre périodiquement de sa montagne, le temps d'un carnet ou d'un commentaire de lecture.

PRÈS DU CENTRE, LOIN DU BRUIT

Robert Lévesque
Lux, coll. «Lettres libres»
Montréal, 2003, 71 pages

ESSAIS

Lamento contre la culture de la guerre



Louis Cornellier

Reconnues pour leur engagement en faveur du pacifisme, de l'écologie et de la justice sociale à l'échelle internationale, les éditions Écosociété ont été, au Québec, le principal lieu d'accueil des voix critiques qui se sont élevées contre la montée de la culture guerrière étasunienne depuis la tragédie du 11 septembre 2001. En Colette Beauchamp, elles ont trouvé une représentante hors pair de leur vision du monde. Écrivaine profondément engagée dont le style élégant allie l'intensité et la sensibilité, cette ex-journaliste, en effet, s'inscrit pleinement dans la mouvance de cette maison contestataire qui a bien des raisons de s'agiter par les temps qui courent.

Composé de vingt-quatre «lettres à une femme afghane» (une mère de famille de cinq enfants prénommée Shoukria, militante féministe et amie de l'auteur), *Du Québec à Kaboul*, qui relève à la fois de l'essai et du journal intime, se veut d'abord et avant tout un cri du cœur contre la «culture de la guerre». «Comment, se désolait Beauchamp, le genre humain en est-il arrivé à se détruire et à tout détruire autour de lui sur cette planète de beauté, de richesse et d'abondance qui lui a été donnée en partage? Qu'est-ce qu'il continue de refuser de comprendre pour en être là?»

Rédigés, pour les premières d'entre elles, au plus fort des bombardements étasuniens en Afghanistan, qui ont fait au moins 5000 victimes civiles, ces lettres sont d'abord des messages de réconfort adressés à l'amie, mais elles deviennent vite des envolées à savoir lyrico-pamphlétaire dirigées contre «cette culture de la guerre, une affaire d'hommes et la pire illustration du patriarcat, [qui] met en danger plus que jamais amparavant le genre humain et la planète».

Aussi, en plus de rendre hommage à de multiples reprises aux féministes afghanes, dont elle salue la bravoure, l'audace et la générosité, et aux féministes du monde entier, solidaires les unes des autres mais

malheureusement «marginalisées et tenues pour négligeables dans la grande presse», Colette Beauchamp stigmatise ces hommes de toute provenance dont la culture de violence dévaste la planète et l'humanité.

George W. Bush et Ouassama ben Laden sont ainsi renvoyés dos à dos, de même que les moudjahidines et les talibans. Dans une liste des méfaits occasionnés par cette violence patriarcale, la militante énumère l'exploitation sexuelle des femmes et des enfants, le scandale des enfants-soldats, la passion pour les conflits de la presse de masse, qui «est une presse d'hommes», la bêtise de sports comme la boxe et le hockey, qui glorifient la violence, et, bien sûr, la guerre, toutes les guerres (plus particulièrement, dans ces pages, celles qui déchirent l'Afghanistan et le conflit israélo-palestinien), qui se résument à une obsession «de pouvoir, d'argent, de domination sur d'autres êtres humains».

Plaidoyer en faveur de l'abolition de toutes les armées («Aucun pays n'a besoin d'une armée. Ce dont chacun a besoin, c'est d'une défense civile non violente, d'une police et d'un système judiciaire transparents en mesure de protéger les institutions politiques, économiques et sociales, de prévenir les conflits et d'empêcher

le recours à la violence quand ceux-ci surviennent»). *Du Québec à Kaboul* promet aussi un exercice du pouvoir au féminin afin d'en finir avec la culture de la guerre: «Je constate aussi que dans leur militantisme, que ce soit pour la paix, les droits de la personne, l'écologie ou nombre de causes, ou dans le bénévolat dont elles tiennent les rênes à travers le monde, [les femmes] cherchent à rétablir et à mettre au premier plan les valeurs humaines, à créer des moyens de résistance et de contestation innovateurs, non violents et non hiérarchiques, qui permettent à toute personne de s'approprier la lutte.»

Pour être souvent sympathique et la plupart du temps présenté sur un ton calme, empreint d'une douceur toute féminine, ce discours n'en reste pas moins, par son manichéisme, difficile à avaler. Nul ne saurait nier, bien sûr, que la culture de la violence a été et reste plus souvent le lot des hommes que celui des femmes. Faire, cela étant, de l'appartenance à un sexe la clé explicative par excellence du rapport à la violence s'avère réducteur et, surtout, très peu mobilisateur.

«Je n'ai jamais réussi à croire à la guerre, à sa nécessité, à sa justesse», écrit Colette Beauchamp. Cribler d'autres êtres humains de métal, que ce soit avec des épées, des baïonnettes, des balles ou des bombes, s'entretenir pour une question de religion, d'idéologie, d'ethnie, de territoire, m'a toujours paru parfaitement barbare et contre nature.» J'adhère moi aussi, et plein d'autres hommes font de même, à cette vision des choses, et cela me choque de lire sous la plume de la militante que je suis presque une anomalie, aussi heureuse soit-elle. Ce réductionnisme féministe dans l'analyse des causes de la guerre et de la violence fait l'impasse sur trop d'autres considérations pour ne pas décevoir.

Déçoivent aussi les critiques abusivement négatives de Colette Beauchamp à l'endroit des médias. Affirmant avoir pris l'habitude, il y a une quinzaine d'années, «de ne plus suivre le détail de l'actualité d'ici

ou d'ailleurs, qui est si terrifiante, puisque ce genre d'informations envahissantes me détourne de la création de ma propre vie» (cette attitude de retrait, doise insister là-dessus, me scandalise), l'ex-journaliste se permet néanmoins d'accuser les médias de masse de marginaliser la parole des femmes et de ne pas traiter de l'essentiel, entre autres du drame afghan. Ses pages de référence, pourtant, fourmillent de renvois à des articles parus dans ces mêmes médias! Doit-on comprendre que, comme d'autres représentants d'une certaine gauche avant elle, elle sait, grâce aux médias, ce que les médias lui cachent? Elle précisera plus loin que sa critique vise surtout les médias américains, sans cesser pour autant, ensuite, d'entretenir la confusion en parlant des «médias de masse». Sa solution pour obtenir de «vraies» informations? Consulter les sites féministes sur la Toile! A chacun sa vérité, comme on dit.

Malgré ces irritants, *Du Québec à Kaboul* s'impose néanmoins comme une complainte militante d'une grande sensibilité: «Shoukria, seule une révolution du cœur, entreprise à l'unisson par des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, rendra son humanité à cette planète et viendra à bout de cette culture.» En ces temps guerriers qui plongent dans la désolation les femmes et les hommes (eh oui!) de bonne volonté, elle retentit, avec grâce, comme un cri d'alarme prenant.

louiscornellier@parroinfo.net

DU QUÉBEC À KABOUL
LETTRES À UNE FEMME AFGHANE
Colette Beauchamp
Écosociété
Montréal, 2003, 336 pages

Le consentement au mariage gai

PAUL-HUBERT POIRIER
COLLABORATION SPÉCIALE

Cet ouvrage se compose de 44 textes — expressions d'opinion envoyées au *Devoir* ou déclarations — rédigés ou publiés, pour 27 d'entre eux, entre juin et septembre 2003, ou encore inédits pour le reste.

Tous ces textes ont été provoqués par la décision de la Cour d'appel de l'Ontario du 10 juin 2003, qui déclarait inconstitutionnelle, en regard de la Charte canadienne des droits et libertés, la définition du mariage comme «union légitime d'un homme et d'une femme à l'exclusion de toute autre personne», et par le dévoilement, le 17 juillet 2003, de la teneur d'un avant-projet de loi fédérale destiné à reconnaître non seulement l'union civile des conjoints de même sexe mais leur mariage, ce qui revenait à annoncer une modification de la définition même du mariage, institution qui ne serait plus désormais réservée à un homme et à une femme mais serait accessible à deux personnes sans égard à leur sexe. Bien qu'une telle possibilité ait été évoquée depuis un certain nombre d'années, la perspective d'une légalisation prochaine du mariage entre conjoints de même sexe a provoqué une polémique qui fait encore rage.

Les prises de position et les échanges suscités par le refus du gouvernement fédéral d'en appeler du jugement de la cour ontarien ainsi que par l'annonce de l'avant-projet de loi ont bien sûr donné lieu à des expressions d'opinion émotionnelles et souvent peu fondées en raison mais aussi, et fort heureusement, à des déclarations ou à des productions écrites très éloquentes, pour ou contre la redéfinition du mariage, qui ont eu le mérite de mettre en lumière les tenants et aboutissants de ce qui est au cœur du débat. C'est précisément l'objectif de ce livre que de présenter au public un échantillon quantitativement et qualitativement représentatif du dossier du mariage homosexuel.

Pour l'essentiel, on y trouvera des textes non sollicités publiés dans *Le Devoir* et émanant de lecteurs mais aussi de personnalités du monde politique ou juridique, ainsi que des textes soumis au quotidien et qui, pour une raison ou une autre, n'ont pu être publiés. On y a joint quelques textes qualifiés d'inédits et dont la provenance n'est pas précisée, ainsi que deux déclarations officielles provenant l'une de la Congrégation vaticane pour la doctrine de la foi, l'autre de la Conférence des évêques catholiques du Canada. Le recueil est précédé d'une «présentation» par Guy Ménard, professeur au département de sciences religieuses de l'UQAM, qui, d'une manière remarquablement claire et nuancée, retrace l'histoire du débat sur le mariage homosexuel et en analyse les éléments.

À cette présentation fait pendant un épilogue rédigé pour l'occasion par Gilles Bibeau, professeur à l'Université de Montréal, et intitulé «Désordre amoureux? Réflexions d'un anthropologue autour du mariage homosexuel». Pour faciliter la tâche au lecteur, mettre un peu d'ordre dans un dossier assez éclaté et surtout donner équitablement la parole à tous, les textes retenus



Michael Lechner et Michael Stark, le premier couple homosexuel marié civilement en Ontario, en juin dernier.

pour cette anthologie ont été regroupés en cinq sections:

- la problématique juridique;
- l'Église catholique dans le débat;
- le recours à l'histoire et à la nature;
- la perspective des sciences humaines;
- le mariage et la condition homosexuelle.

Même si les textes qui constituent le recueil sont de provenance et d'orientation très diverses, ils permettent néanmoins de brosser un tableau sinon complet, du moins très satisfaisant de la diversité des arguments qui ont pu être invoqués pour ou contre la redéfinition du mariage envisagée dans l'avant-projet de loi fédérale. Tous intéressants, souvent provocants, ces textes sont bien sûr de nature et de valeur inégales. À côté de brèves expressions d'opinion, on trouve de véritables essais sur les dimensions juridiques, anthropologiques, éthiques ou simplement humaines de la question, tout

comme des investives et de véritables morceaux de rhétorique pamphlétaire. De part et d'autre, on relève des appels à la loi naturelle, conçue parfois d'une manière plutôt vaporeuse, ou encore au témoignage de l'histoire, sur la base, la plupart du temps, d'une documentation de deuxième ou de troisième main. À ce propos et comme justification du mariage homosexuel est plusieurs fois implicitement ou explicitement convoqué à la barre des témoins le livre de John Boswell, intitulé *Les Unions de même sexe dans l'Europe antique et médiévale* (Paris, Fayard, 1996; original anglais, 1994), dont la base documentaire est solide mais qui pêche malheureusement par une surinterprétation des données sur lesquelles il repose. Bien souvent aussi, à parcourir ces pages, on a l'impression que la notion de mariage est travestie, mal définie ou encore définie de manière trop large, que ce soit d'un point de vue civil ou religieux.

Il serait bon de se remémorer l'adage du droit romain, lequel est à la base de toutes les formes occidentales du mariage, selon lequel *consensus fit matrimonium*, «c'est le consentement qui fait le mariage».

L'un des intérêts du collectif édité par Guy Ménard est de nous permettre de lire à la suite, et les uns à la lumière des autres, des textes parus séparément et émanant des horizons les plus divers. Il s'en dégage dès lors une perspective d'ensemble qui permet de prendre le pouls d'une tranche significative de l'opinion publique sur la question du mariage gai. Mais le plus grand mérite de ce livre est de mettre à la disposition de tous des éléments essentiels d'information et d'ouvrir des pistes de réflexion, ce qui est capital dans un débat qui touche des valeurs et surtout des personnes. D'où la nécessité de garder raison.

L'auteur est professeur à la faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval.

MARIAGE HOMOSEXUEL
LES TERMES DU DÉBAT
Textes choisis et présentés par Guy Ménard
Liber - Le Devoir
Montréal, 2003, 279 pages

BANDE DESSINÉE

H comme hydrogène

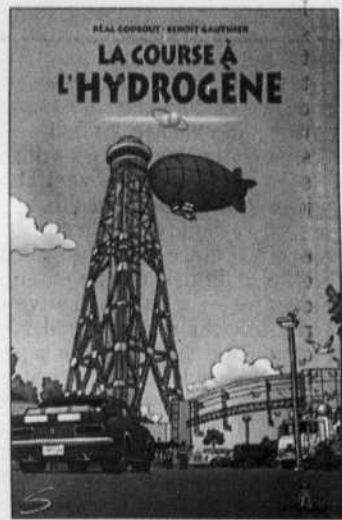
FABIEN DEGLISE
LE DEVOIR

Léonard Van Der Bigg est big, cela va de soi. Mais il a aussi une bien bonne idée derrière sa tête de milliardaire philanthrope: organiser de l'Alaska à Shawinigan — PQ — une grande course d'objets roulants ou volants mus par une énergie neuve, prometteuse et surtout propre, l'hydrogène. Histoire de stimuler l'imagination et les talents des patentoux du monde entier.

À l'heure où la planète se réchauffe, l'idée a de quoi séduire, surtout Mario et Nadine, les héros de cette aventure qui tenteront de relever le défi avec plusieurs autres mécaniciens en herbe travaillant sur leur prototype aux quatre coins du globe. Sans se douter que les bonnes intentions peuvent parfois en cacher des mauvaises.

À la manière de Tintin, la rigueur du dessin en moins, l'intrigue, sortie tout droit de l'imagination de Réal Godbout (dessinateur et scénariste de la série *Michel Risque et Red Ketchup*) et de Benoît Gauthier, directeur des expositions à la Cité de l'énergie de... Shawinigan, fait sourire avec son scénario et ses personnages prévisibles, tout

comme avec son ton franchement didactique. Mais c'est loin d'être un handicap. La raison? Cette «course à l'hydrogène» n'est en fait rien d'autre que le «catalogue» de l'expo du même nom présentée actuellement à la Cité de l'énergie qui, en vignettes et en voyage autour du monde, vise à vulgariser l'état actuel des connaissances sur une énergie propre et en mouvement dans nos sociétés énergivores. Les amateurs de science devraient en raffoler. Les jeunes lecteurs de bédé aussi.



LIBER
LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE
ENAP-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)

Éthique publique, vol. 5, n° 2
Sexe, jeu, drogue

COLLABORATEURS
Line Beauchesne
Jean-Michel Chaumont
Serge Chevalier
Marie-Sophie Devresse
Louis-Robert Frigault
Didier Froidevaux
Denis Jeffrey
Nuala P. Kenny
Bernard Lafortune
Diane Lavallée
Joseph J. Lévy
Antonia Maioni
J.-P. G. Martignoni-Hutin
Pierre-Claude Nolin
Lawrence Olivier
Élisabeth Papineau
Massimo Sardi
Pierre P. Tremblay
Russell Williams
Eric Volant
Martine Xiberras

212 pages, 20 dollars

Sous la direction de Michel Venne
L'annuaire du Québec 2004
Tout ce qu'il faut savoir sur le Québec d'aujourd'hui

Les textes inédits de plus de 130 auteurs
Les photos de Jacques Nadeau
Les caricatures de Garnotte

Une chronologie des grands événements de l'année
Élections: 90 pages de résultats, d'analyses et de photos
Un portrait des régions du Québec
Toutes les statistiques sur le Québec
200 graphiques, tableaux et cartes
Les livres et les films québécois et encore plus...

«L'annuaire du Québec est devenu un instrument incontournable pour qui s'intéresse aux enjeux de la société québécoise.»
Le Devoir

«L'annuaire du Québec 2004 a quelque chose d'essentiel. Un peu construit comme l'état du monde qui paraît chaque automne, cet ouvrage collectif de haute tenue regorge d'informations, d'analyses et de dossiers de fond dont la lecture nous laisse un peu moins nigauds...»
La Presse

1008 pages
Prix de lancement 24,95 \$
29,95 \$ après le 31 janvier

LE DEVOIR

BLOC-NOTES

Vautours et fantômes de La Havane

La semaine dernière, séjournant à La Havane loin de nos froids, j'ai remarqué un couple élégant formé d'un Bostonien et de sa fille. L'homme, un sexagénaire aux grands yeux ouverts sur le paysage, tout ému d'être là, se sentait en veine de confidences. Il était né à La Havane de parents américains cousus d'or, avait quitté la ville à 14 ans et y remettait les pieds pour la première fois depuis 50 ans afin de montrer ses racines à sa fille.

La Havane, c'est une splendeur déchue, mais une splendeur tout de même, des façades ravagées, des bâtiments historiques souvent effondrés, que l'État cubain rénove tant bien que mal avec l'aide de l'UNESCO. Sauf que 600 ou 1000 édifices, ça ne se restaure pas en deux coups de cuillères à pot, surtout quand les coffres du pays sont à sec. Alors, la peinture écaillée et les murs écroulés sont la première vision urbaine offerte au visiteur sur le Malecón, ce boulevard qui longe la mer en recueillant ses vagues brisées.

Le Bostonien était en état de choc. Lui qui avait connu La Havane riante et chromée d'Hemingway, des Américains en goguette et des maisons de jeu retrouvait, 50 ans et une révolution plus tard, des édifices en miettes et des Cubains errants en quête de dollars américains et de façons de tuer le temps. Si bien qu'il râlait contre Castro et tous ses barbus, les larmes aux yeux et la rage au cœur.

A quoi bon lui répondre que les Américains n'avaient guère de leçons à donner aux Cubains après avoir transformé en leur temps La Havane en bordel et affamé le pays à coups d'embargos depuis? Il n'écouait personne, prisonnier d'une capitale disparue, cherchée partout et retrouvée nulle part. Celle de son enfance engloutie.

Plus tard au cours de la semaine, j'ai aperçu de loin l'Américain nostalgique à l'excellent concert qu'Amadito Valdés, du Buena Vista Social Club, et Teresa Garcia Caturra, du Afro-Cuban All Stars, ont donné au chic hôtel Nacional de La Havane en mêlant le jazz aux vieux sons cubains. Il dansait, tout heureux d'attraper un peu de sa jeunesse à travers cette musique-là, rescapée presque intacte de la Révolution. Puis, il s'est envolé avec ses souvenirs.

Sa Havane d'antan est un fantôme. Ça fait si longtemps que Castro et ses rebelles ont renversé le régime de Batista à Cuba. Presque un demi-siècle. Les festivités du 45^e anniversaire de l'événement battaient d'ailleurs leur plein la semaine dernière.



Odile Tremblay

Des hordes d'enfants en pantalon court ou en jupe, la chemise blanche bien repassée, entonnaient des comptines cubaines pour la gloire de la patrie. Les fêtes nationalistes ont toujours quelque chose de pompeux et de ridicule. Ramenez-nous les musiciens des bars et des rues!

Quarante-cinq ans de castrisme, ça s'expose. La Havane possède un tas de beaux musées, modernes et tout. Qu'est-ce qui m'a poussée vers celui, désuet, de la Révolution? Son thème, voire sa désuétude elle-même. Il semble si naïf, ce musée sorti tout droit des années 60, conçu avant les désillusions, les échecs du régime Castro. Dans un ancien palais recyclé, on y parcourt des yeux les photocopies d'articles de journaux, on regarde les vêtements maillés du sang des barbus morts au combat, avant de faire un arrêt devant un Che Guevara de papier mâché qui gravit une colline. Le visiteur suit année après année les éphémérides des hauts faits rebelles, entre le sourire et la grimace.

C'est tellement pauvre aujourd'hui, Cuba, mais moins que certains pays voisins des Caraïbes, tout de même. Un échec, ce régime, oui et non: pas de liberté d'expression, pas d'argent, pas de denrées de base de toute sorte, avec l'éducation et les services de santé gratuits malgré tout. Ni tout noir, ni tout blanc.

Cette Havane-là, on la sillonne en craignant ne jamais la revoir. A notre prochain séjour, Fidel aura peut-être cassé son cigare et les Américains mis la patte sur un pays qu'ils convoitent depuis si longtemps. Les vieilles baignoires des années 50, les façades brisées, les musiciens du coin de la rue, le marché noir auront cédé la place à autre chose, à un univers plus froid sans doute, plus fonctionnel aussi, arimé à un autre type de politique.

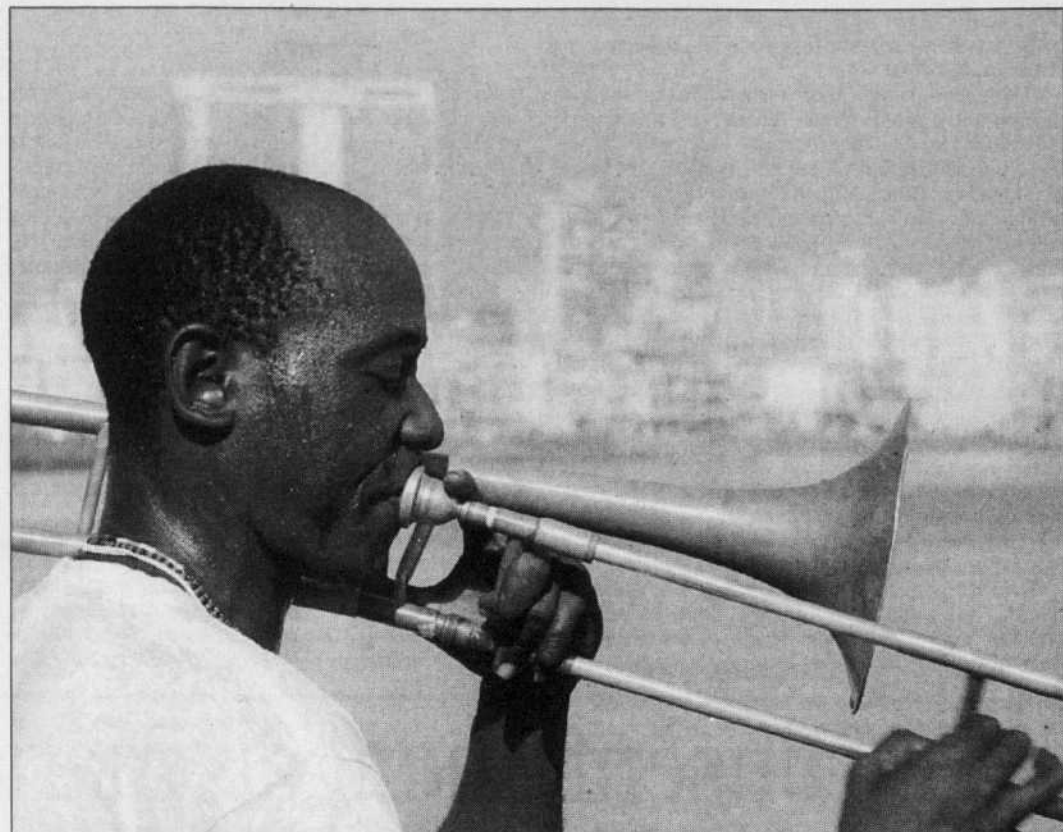
En attendant, c'est ce 45^e anniversaire de la Révo-

lution qui m'a donné envie de mieux connaître les sources d'inspiration de Castro. Ce José Martí, par exemple, apôtre et poète de l'indépendance du pays, figure du XIX^e siècle désormais statufiée par le parti. A la Plaza de Armas, devant la vieille librairie municipale, un bouquiniste vendait l'autre jour des textes de lui reliés en six langues (dont le français et le russe). Je l'ai vu évoquer les colonisateurs despotiques et cruels, les opprimés de la Terre. Au delà des slogans, il lançait des images remplies de poésie: «Le Nègre, tenu à l'écart, chantait dans la nuit la musique de son cœur, seul et ignoré, entre les vagues et les fauves. Le paysan, lui, le créateur, s'insurgeait aveuglé

par l'indignation contre la ville dédaigneuse, sa créature», écrivait-il dans un élan inspiré.

Sur la place de la Révolution, là où Castro sert au peuple ses discours-fleuves, une tour de Babel de 140 mètres de haut est dédiée à José Martí, qui n'en aurait pas espéré autant de son vivant. Des vautours tournoyaient autour de son sommet l'autre jour, peut-être atteints de la folie des hauteurs. Ils me sont soudain apparus comme des nuées d'Américains attendant la mort de Fidel pour envahir la place et tout le pays. Le lendemain, ils y tournoyaient toujours.

otremblay@ledevoir.com



CLAUDIA DAUT REUTERS

Un musicien joue du tuba sur le Malecon, à La Havane.

LITTÉRATURE BELGE

Lettres du plat pays

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Comme la nôtre, leur littérature a grandi dans l'ombre de celle de la France. Comme la nôtre, elle a combattu pour se distinguer, tout en restant dépendante de la France pour son rayonnement dans le monde.

C'est que la littérature belge a beaucoup en commun avec la littérature québécoise. Et ce n'est sans doute pas sans raison que deux des quatre chercheurs qui ont dirigé *L'Histoire de la littérature belge, de 1830 à 2000*, Michel Biron et Rainier Grutman, relèvent respectivement des universités McGill et d'Ottawa. Pour produire cette somme, qui survole les grands moments de l'histoire de la littérature au pays d'Hergé, ils se sont associés à Jean-Pierre Bertrand et Benoît Denis, deux professeurs de l'université de Liège.

Et cette histoire, elle commence en 1830, avec la création de l'État belge. Avec cette naissance survenait la nécessité de former une littérature nationale, dans un pays formé de communautés et de langues diverses et où, encore aujourd'hui, on parle français, flamand et allemand.

Par la suite, les mouvements patriotiques ont succédé à ceux voulant éliminer jusqu'à la notion d'une littérature belge francophone. Puisque cette littérature était écrite en français, disaient les partisans de ce dernier mouvement, elle faisait tout simplement partie de la littérature française, au même titre que la littérature bretonne. Un point c'est tout.

Car la culture belge a pour voisine une cousine encombrante, cette culture française qui fixe les normes de la langue et dont les Belges copieront par ailleurs abondamment les œuvres littéraires, par le biais de la contrefaçon. Avec pour conséquence que les Belges, comme les Québécois peut-être, souffrent d'un complexe chronique d'infériorité quant à la rectitude de leur langue, bien qu'ils comptent dans leurs rangs des grammairiens de renom, dont Maurice Grévisse.

Ce complexe est causé en partie, selon Rainier Grutman, «par l'attitude mythologique qu'ont les Français quant à la clarté de la langue». Dans ce contexte, c'est la France qui fixe les normes de la langue pour l'ensemble de la francophonie, et c'est un peu, poursuit Grutman, «comme si les Français étaient les propriétaires de la langue française et que le reste de la francophonie n'en était que locataire».

Michel Biron, dans un chapitre consacré à la «belgitude», cite d'ailleurs un texte intitulé *Le chocolat de Trois-Rivières*, écrit par le sociologue belge Claude Javeau, alors qu'il se trouvait en plein cœur de Trois-Rivières.

«Cet endroit que son inesthétique absolue situe au-delà de tout

te laid, qui invoquerait plutôt un théâtre pour marionnettes, c'est pour moi l'invocation de la Belgique. La relation est évidente: de nulle part, j'invoque un autre nulle part qui est cette nation dont mes papiers officiels portent les marques.»

C'est donc dans la négativité, dans le vide et le creux, que s'inscrit l'identité belge, et à sa suite la littérature. En entrevue, Rainier Grutman ajoute d'ailleurs qu'en un sens, la littérature belge est encore plus dépendante de la France que ne l'est la littérature québécoise. Car contrairement au Québec, où l'on encense les Hubert Aquin ou les Marie Laberge qui sont presque inconnus en France, il n'existe pas d'auteurs belges reconnus dans leur pays et non en France. En fait, constate-t-on dans l'ouvrage, plusieurs auteurs belges vont jusqu'à choisir de publier leurs œuvres majeures en France alors qu'ils conservent leurs œuvres mineures pour le plat pays...

Il faut préciser cependant que l'ouvrage s'intéresse essentiellement à la littérature francophone de Belgique, ce qui exclut les œuvres flamandes traduites en français.

Des chapitres y sont successivement consacrés à Hergé, à Simonen et à Brel, ces grands noms belges de la bande dessinée, de la littérature et de la chanson, ainsi qu'à la littérature du Congo, qui fut colonisé par les Belges, à la littérature des femmes et à la littérature migrante.

Selon Rainier Grutman, cette «ouverture» du livre sur des réalités minoritaires n'est pas étrangère au fait que deux des directeurs de l'ouvrage ont une expérience intime de l'Amérique du Nord.

Il faut dire aussi que les échanges culturels entre le Québec et la Belgique se sont intensifiés avec les années.

«Certains intellectuels et écrivains francophones de Belgique se sont tournés vers le Québec et ont suivi l'évolution du Parti québécois depuis 1976. Ils ont essayé de trouver là un modèle de libération, sans aller jusqu'au jonal», dit-il.

Mais encore aujourd'hui, la Belgique, animée par des courants nationalistes flamand et belge, cherche son identité.

«Les Bruxellois sont ceux qui se sentent le plus belges parmi les Belges», commente Grutman.

Car la «belgitude» demeure un concept fragile, qui va jusqu'à douter de sa propre existence. En témoignage le titre évocateur d'un ouvrage récent de Patrick Roegiers, Belge vivant en France: *Le Mal du pays, autobiographie de la Belgique...*

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BELGE

Dirigé par Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainier Grutman
Fayard
Paris, 2003, 674 pages

BETWEEN EVILS

Paul Cargnello
La Tribu (Sélect)

Non seulement ont-ils le chic, à La Tribu, pour dénicher de belles bibittes à poil — Urbain Desbois, Les Cowboys Fringants, Jérôme Minière, Michel Faubert — qui se distinguent avantageusement de l'engeance habituelle des chanteurs de palmarès, mais ils ont en plus le culot fichtreusement collé en ces temps si durs pour les compagnies de disques de soutenir leurs artistes le temps qu'il faut, au moins le temps nécessaire à un pas-vite dans mon genre pour ouvrir l'oreille, et la bonne.

Voilà donc qu'un an après *Lightweight Romeo*, premier album du zig pas encore débâillé dans ma discothèque (honte!), je découvre à l'occasion d'un deuxième album le dénommé Paul Cargnello, Anglo chez nous, 23 ans, des roulaquettes et un chapeau, ancien du groupe The Vendettas, auteur-compositeur-interprète de qualité supérieure (et bilingue quand ça lui prend), orchestre à lui tout seul, du genre qui ne ressemble à personne sinon à feu Joe Strummer des Clash dans l'attitude (je ne dis pas ça au hasard: il a une chanson intitulée *Strummer* qui fait l'éloge de l'attitude rockabilly-punk du regretté Joe). Tel Joe, Cargnello est du genre qu'on aime d'emblée quand on aime l'approche directe et les ambiances vivantes. Moi, j'ai accroché au premier strumming de sèche de *No Time For Love*, premier des 15 titres de *Between Evils*, tellement c'est vigoureusement envoyé. Les Britanniques ont un mot pour décrire ce type d'approche: *busker*. Cargnello joue comme les *buskers*, ces types dans le métro qui grattent très fort leur guitare pour se faire entendre au-dessus du ramdam des rames, avec un peu d'agressivité dans le ton parce que c'est un peu lassant, à la fin, de s'échiner et de se époumoner dans la cohue.

Ce n'est pas pour autant de la musique énervante: c'est senti, sans artifices, immédiat, voilà tout. Entre chansons d'amour (*The Ballad Of Paul & Jessie*) et témoignages de la rue (*We're past the despair / Au coin de Saint-Laurent*), chante-t-il dans *L'Amour perdu*, tantôt punk tantôt pop, gratté en reggae ou en blues et parfois même en folk (*Some Things Hold True*), on fait tout simplement connaissance avec un gaillard de chair et d'os, instantanément attachant. Et on dit merci à La Tribu de ne pas avoir lâché le morceau. Je crois que je vais aller débâiller *Lightweight Romeo*.

Sylvain Cormier

VITRINE DU DISQUE

Bon signe, le premier disque reçu en 2004 est à chérir



L'HYMNE À LA MÔME
Artistes divers
Capitol (EMI)

Au tour de la Môme. Après tout un tas d'albums célébrant le répertoire des Brel, Ferré, Brassens et autres Gainsbourg, c'est encore la Môme qui s'y colle, anniversaire mortuaire oblige (ça paraît l'an dernier en France, quarante ans après...). La valeur de cet hommage-là se calcule comme pour les autres: au pourcentage. Et le nombre de grosses pointures de la chanson réunies pour l'occasion n'est en rien proportionnel au nombre d'interprétations réussies. Ici, sur dix-huit reprises tentées, j'en compte onze bonnes. Tout juste la note de passage: cela va de l'exceptionnel (Isabelle Boulay, franchement bouleversante de retenue et de justesse dans *Les Mots d'amour*) à l'exécrable (Laspèrge Laetitia Casta s'accrochant les pieds dans son filet de voix et piétinant *La Foule*; n'est pas Carla Bruni qui veut). Entre les deux, retenons un Bashung au tact absolu dans *Les Amants d'un jour*, un Stephan Eicher tout à fait crédible dans *La Goualante du pauvre Jean*, un Enrico Macias classique mais de fort bon goût dans *Sous le ciel de Paris*, une Axelle Red intimiste jusqu'au recroisement dans *Mon Dieu*, et oublions vite les ratages plus ou moins complets que sont *J't'ai dans la peau*, naïvement chuchoté par Jean-Louis Aubert, *Johnny, tu n'es pas un ange*, enseveli par une Maurane sans mesure, et *L'Homme à la moto*, malmené par un Florent Pagny encore plus mauvais Johnny que d'habitude. Et passons à Aznavour le caprice du duo «virtuel» avec sa marraine d'outre-tombe: *Il y avait*, après tout, est une chanson à Pierre Roche et à lui. Il avait le droit. On a celui de passer outre.

S. C.

CLASSIQUE

En quinze ans de métier, je n'ai jamais vu cela! Deutsche Grammophon Canada nous a réservé un début d'année incroyable: cinq parutions du calibre «top priorité», qui auraient fait le bonheur des mélomanes étalées sur cinq mois, sortant le

même jour (mardi 13 janvier)! Ou bien l'année 2004 du label jaune sera délirante, ou bien cette décision de brûler toutes les cartouches la première semaine est un peu légère...

Voilà donc le premier disque d'Hélène Grimaud chez DG. Il s'appelle *Credo* et comprend des œuvres de Corigliano, Beethoven (sonate *La Tempête*, *Fantaisie chorale*) et Pärt. Pour la première fois depuis des années, Hélène Grimaud n'est pas portée par son conjoint et la photographe Sarah Moon (jalouse?) la fait ressembler à un mort-vivant sorti d'un film de série Z. Le concept est de faire juxtaposer deux œuvres pour piano, chœur et orchestre, de Beethoven et de Pärt. C'est un grand honneur fait à Pärt, malgré une saisissante entrée du piano et une fin impressionnante. Pour le reste, Hélène Grimaud n'a pas manqué son entrée au catalogue: la *Sonate n° 17* de Beethoven est tenue fermement avec une vraie houle dans le finale, la *Fantaisie chorale* est abordée de manière jubilante, très claire et rayonnante, mais sans la passion de Kissin-Abbado (DG aussi). Un très beau disque (référence 4717692), mais pas aussi enivrant qu'espéré.

Autre pianiste, le très exigeant Krystian Zimerman a enfin donné l'autorisation à DG de publier le couplage des *Concertos n° 1 et 2* de Rachmaninov (4596432) enregistrés en 1997 et en 2000. On sait que Zimerman est un «pianiste», mais on ne peut deviner sur quoi il a ergoté cette fois-ci, tant ses prestations sont pianistiquement hors normes (quel délié! quelle force!). J'ai beaucoup aimé le 1^{er} *Concerto*, emporté par une sorte de houle. Par contre, le 2^e, même s'il est parfaitement incarné dans cet esprit, m'a semblé trop «romantique exacerbé». C'est une œuvre qui, à lire la partition, est beaucoup plus «droite» qu'on ne la joue habituellement. À cet égard, je préfère la seconde version d'Hélène Grimaud (Teldec), le modèle absolu étant à mon sens Zoltan Kocsis (Philips). A noter ici, les trois dernières minutes proprement extraordinaires et une balance sonore bien trop favorable au piano.

La livraison comprend également le nouveau récital d'Anne Sofie von Otter, *Watercolours* (4747002). Il s'agit en quelque sorte de la continuation, avec des compositeurs de générations ultérieures, du formidable programme *Wings in the Night* paru il y a quelques années. Ce dernier reste prioritaire, car un peu plus immédiatement abordable que celui-ci, facile d'accès cependant. Outre Hugo Alfvén et Ture Rangström, on aura plaisir à découvrir le tendre intimisme de

Gösta Nystroem, la facilité mélodique de Lars-Erik Larsson, les douces modulations de Gustav Nordqvist ou la noblesse de sentiment de Gunnar de Frumerie. Ces partitions trouvent évidemment en Anne Sofie von Otter et Bengt Forsberg leurs avocats révéés et aucun des plafonnements de la voix, perceptibles çà et là dans l'opéra ces derniers temps, n'est patent ici. Si vous avez déjà *Wings in the Night*, continuez la découverte, absolument.

Je suis moins admiratif à l'égard du très généreux couplage du *Concerto pour violoncelle* de Dvorák et de *Don Quichotte* de Strauss par Misha Maisky et Zubin Mehta en concert à Berlin (4747802). Certes, l'aspect «deux en un» est économiquement attirant, mais le Dvorák manque un peu d'élan, avec un finale très en retrait, alors que le Strauss, avec des nuances très fines, se défend assez bien dans une optique esthétisante. Je préfère le premier enregistrement du *Concerto* de Dvorák de Maisky, avec Bernstein, partiel certes (très «cœur sur la main»), mais plus abouti.

«Last but not least», le nec plus ultra, le nectar absolu: le couplage du *Quatuor op. 25* de Brahms et des *Fantasiestücke opus 88* de Schumann, par Argerich, Kremer, Bashmet et Maisky (4637002). J'étais à Verbier, en Suisse, le jour de 2001 qui a vu, en concert, la rencontre détonante, historique de ces quatre artistes dans le *Quatuor op. 25* de Brahms. Je n'étais pas le seul à tituber en sortant du concert. Je ne suis donc pas le mieux placé (ah, les oreilles du cœur!) pour juger ce disque «objectivement». L'enregistrement de studio réalisé sept mois plus tard à Berlin ne me paraît pas aussi follement exalté que le concert, mais il surpasse tout de même ce qui s'est fait au disque dans ce domaine. Je suis sûr que vous vous repasserez le *Rondo alla Zingaresse* du quatuor en boucle... Achat prioritaire évidemment.

Christophe Huss



SOURCE ROBERT LAFONT

Hélène Grimaud